

Hélène Goulet L'espace à coeur ouvert

François Escalmel

Volume 44, numéro 180, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Escalmel, F. (2000). Compte rendu de [Hélène Goulet : l'espace à coeur ouvert]. *Vie des arts*, 44(180), 47–49.

L'espace à cœur ouvert

François Escalmel

DOUZE FIGURES DE L'AMBIGUÏTÉ OÙ ABSTRACTION ET FIGURATION ROMPENT

DES DIGUES RÉELLES OU IMAGINAIRES. VOILÀ COMMENT HÉLÈNE GOULET FRANCHIT

ET ABOLIT LES DISTANCES DE LA TÊTE AU CŒUR, DU CŒUR AU VENTRE.

Apportez les brancards, corps à cœur ouvert, 2000
Acrylique sur toile, 152 x 114 cm

Dès ses débuts, Hélène Goulet a choisi d'associer des formes propres à une abstraction géométrique ou gestuelle avec des éléments figuratifs. Sont nées de ce mariage de forces contraires (mais souvent complémentaires) des images dont on peut suivre l'évolution au fil des années.

Peintre et graveure, Hélène Goulet travaille depuis plus de vingt-cinq ans l'acrylique sur toile et parfois sur plexiglas, l'encre, le pastel, la sérigraphie, le vitrail.

Elle puise en premier lieu sa matière de représentation dans la nature. Elle reconstruit ainsi, à sa façon, le traitement du paysage: elle y introduit une nouvelle plastique (mi-figurative, mi-abstraite) qui déstabilise la perception visuelle: on se demande d'ailleurs si le paysage qu'elle donne ainsi à voir est extérieur ou bien intérieur.

PAYSAGES FRAGMENTÉS

En 1986, avec l'exposition *Accents* puis, l'année suivante, avec l'exposition *Regards sur les îles*, la peintre rend compte de ces explorations et présente de tels paysages de grand format. Coupés comme au couteau, de façon géométrique, fleuves, glaciers, plages et montagnes se disputent l'espace. La rudesse de la nature se conjugue aux constructions de l'esprit. Entre les coups de pinceau, il y a le vide ou l'atmosphère,



un espace à la fois vaste et restreint devant lequel le spectateur s'interroge. De ces tableaux à la fois légers et graves se dégage une étrange poésie.

Puis vient une autre étape. Serait-ce l'influence du vitrail? La peinture se fragmente. L'image unique qui remplissait la toile se démultiplie, le plus souvent en rectangles juxtaposés qui vont offrir plusieurs points de vue à l'observateur. Voilà la mer, voilà une butte de sable revêche, voilà un gros plan de l'eau qui grouille de vie. L'artiste s'éloigne, se rapproche, tourne sur elle-même. Comment saisir l'essence d'un paysage? Comment décrire ce qu'on y ressent, les trépidations de joie ou les accents de mélancolie? Les expositions *Points de vue / Vagues de l'âme* (1988), *Vastitude* (1989), *Champs chromatiques* (1990) et *Antres* (1994) témoignent de cette recherche. Dans certaines de ces œuvres, le lyrisme domine la composition. Des coups de pinceaux dont on perçoit les traces sur les toiles, jaillissent des vagues qui se brisent sur l'arête de la coque d'une chaloupe ou des herbes qui ploient sous le vent. Le mariage est réussi.

Peu à peu, cependant, le paysage et la nature s'effacent. Les formes abstraites s'imposent par des taches de couleurs vives occupant la totalité des tableaux. Les années 1996-1997 constituent une période de ruptures et de nouveaux départs. La géométrie stricte des rectangles se disloque. Les divisions s'estompent et deviennent moins apparentes. Parfois, seule une ligne subsiste; parfois, le

quadrilatère n'existe plus que par le coloris des frontières qui le bordent. Au paysage-nature se substitue un espace plus construit et plus urbain.

En 1997, l'exposition *De Blancs Espaces/ Des voies parallèles* affiche les nombreux changements. Les éléments figuratifs ont presque disparu. Les taches vives dont on ressent l'application frénétique ne sont freinées ici et là que par un semblant de ligne droite.

L'apparente liberté de cette proposition ne prend, semble-t-il, toute sa force, que l'année suivante avec les *Fleurs outrageances* de l'exposition *Précarité*. L'économie des couleurs et des teintes (noir, rouge, bleu, blanc) mais surtout l'impression de violence qui se dégage de leur exécution en font des œuvres très fortes.

La rage y est « palpable » et le thème, ainsi que le titre, suggèrent le choc de forces contraires: un drame se joue, là, devant nos yeux. Face à ces tableaux parfaitement abstraits, le plaisir de voir naît des contrastes surgissant du jeu déchirant auquel se livrent les couleurs.

LES DÉCHIREMENTS

L'exposition *Franchir les distances* rassemble des œuvres récentes d'Hélène Goulet. Elle se compose de 12 tableaux: huit acryliques sur toile de grandes dimensions (152,5 x 114,5 cm), la série *Les brancards* et quatre pièces de plus petit format qui constituent la série *Rythmes*.

Dans la série *Les brancards*, on semble distinguer un rectangle, là, peut-être, une main, un pied qui dépasse; là, vaguement, une tête; ailleurs, on devine des êtres aux prises avec la rectitude d'un carré. Incertitudes: Être dedans ou dehors: que faire? Dans ces œuvres, si l'abstraction prime sur les éléments figuratifs, on est cependant loin du débordement de taches expressionnistes. Voici à nouveau l'artiste aux prises avec l'espace. Mais cette fois, il s'agit de l'espace vital, celui au sein duquel l'individu se heurte à ses semblables, aux confinements des lieux qu'il occupe, aux frontières de toutes sortes, aux ratiocinations qu'imposent les nécessités du partage avec les autres. Dans cet espace règne le souci de protéger son intimité, son intégrité; surgissent l'angoisse de perdre son identité, les risques réels ou fictifs d'aliénation...

La surface est tellement découpée que l'on éprouve à la regarder un déchirement, peut-être même une angoisse. Ce sentiment provient-il de



Sortilège, allée des amanites, 2000
Acrylique sur toile, 152 x 114 cm



Fleurs outrageances I, 1998
Techniques mixtes sur plexiglas,
46 x 71 cm

la monstrosité de la vie ordinaire, de l'inexorabilité de l'habitude ou, tout simplement, du partage difficile de deux existences qui ont choisi d'habiter le même espace? Comment se protéger, demeurer soi-même, vivre sa vie tout en cohabitant?

Dans *Sortilèges, allée des amanites*, au centre, à l'intérieur d'un grand carré aux bordures noires, semble battre un cœur. Il s'agit d'une grande tache rouge cerise et rouge écarlate qui semble palpiter. Elle est à la fois la terre et le soleil dont des fragments voguent dans un ciel de pêche. Ces morceaux se détachent de la masse rougeâtre qu'il est facile d'imaginer presque maternelle. C'est l'envol.

Dans ce petit bout de tableau, on retrouve l'exubérance tachiste des *Fleurs outrageances*. Les couleurs (le rouge, le vert, l'orangé) couplées avec les motifs floraux à peine esquissés qui parsèment l'œuvre, rappellent la terre, les fruits. Allégorie de la vie, elles exaltent une apologie des déchirements nécessaires. Sillonnées par quelques lignes droites mais surtout criblées de petits motifs répétitifs, cimentées par les plages de couleurs en aplat mais balafrees par les hésitations des coups de pinceaux,

ces peintures semblent évoquer les subdivisions et les compartimentations arbitraires de la vie quotidienne: emploi du temps gâché par les tâches entamées et inaccomplies, décisions suspendues comme autant de frontières qui restent à franchir ou pas.

L'AMALGAME

La source la plus novatrice des œuvres de grand format se trouve dans les motifs répétés qui marquent les peintures de la série Rythmes. Ainsi, pour évoquer la menace de surpopulation de la planète, Hélène Goulet insère dans *Un sein, un ciel, un champ, les chemins ardu de l'affection*, une collection de petits motifs, sorte de rivets métalliques utilisés pour souder des pièces de tôle; l'artiste renforce ainsi l'idée de contraintes, de cloisonnements, d'internement forcé.

Si Hélène Goulet réintroduit dans ses tableaux les plus récents des éléments du corps humain, ce qui est relativement nouveau quand on se rapporte à l'ensemble de son œuvre, elle atténue, parallèlement, l'éclat, la violence et la beauté à la fois sauvages et lyriques qui, en 1998, marquaient sa production et que l'on voit bien, par exemple, dans *Fleurs outrageances*.

Si, par endroit, on sent des envolées ou des explosions de tachisme lyrique, elles sont circonscrites et muselées par des frontières bien rapprochées. Et, bien qu'il subsiste quelques éléments géométriques et figuratifs qui s'entrelacent, on n'y décèle pas l'habile mariage entre figuration et abstraction du temps où le paysage était la source d'inspiration de l'artiste.

Ces nouvelles œuvres regroupent, en quelque sorte, et amalgament l'ensemble des expressions plastiques que l'artiste a déjà utilisées. Cependant l'abstraction y est trop contenue et la figuration trop suggérée.

Peut-être faut-il alors percevoir dans cette période d'accalmie et d'hésitation le bourgeonnement d'une prochaine étape dans l'œuvre de l'artiste. □

FRANCHIR LES DISTANCES ŒUVRES RÉCENTES

ESPACE PARCOURS
130, CHEMIN BATES, LOCAL 101
VILLE MONT-ROYAL

DU 24 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 2000